

— Ah ! il travaille ! fit Marianou d'une voix âpre, il travaille ! C'est donc le verre en main qu'on discute les intérêts du peuple, et les affaires de la République ! C'est à une table chargée de mets succulents qu'on prépare les lois ! C'est l'estomac plein, et la tête troublée par les vins capiteux qu'on chasse les pauvres gens, et qu'on refuse les audiences.

Justice du ciel ! Retournez vers votre maître, retournez, je vous l'ordonne, j'ai ma volonté comme il a la sienne ! Voyez-vous, mon garçon, Marianou est la fille de son frère, et Marianou n'a pas mangé depuis hier.

Le valet regarda la visiteuse avec une sorte de stupeur.

C'était une petite femme maigre, mince, au visage bruni par le soleil, dont les grands yeux charbonnés éclairaient une physionomie au type méridional.

La souffrance avait pâli les lèvres, mais la voix gardait les vibrations du terroir, tout le corps semblait de nerfs, et dans cette petite tête coiffée à la mode des Arlésiennes devait comme elle disaient résider une volonté de fer.

Son costume était usé, d'un noir déteint. Sans nul doute il avait subi la pluie et le soleil ; elle le portait depuis longtemps, cela se voyait à l'usure des plis, à la trame élimée. Elle avait au bras une corbeille vide, pas de gants aux mains, le visage empreint d'une tristesse narrée.

Vous ne comprenez pas cela, vous, qu'on laisse sa famille mourrir de faim, tandis qu'on a des plats d'argent sur la table. C'est la vérité pourtant. Ah ! je serais pas veuve s'il ne s'était agi que de moi. J'ai l'habitude de souffrir, voyez-vous...

Un peu plus, un peu moins ! c'est le lot des femmes. Mais mon mari est sur le point de faire faillite, et pour l'amour de lui j'ai consenti à m'humilier.

A la fin je me suis dit, allons à Paris, parlons-lui ; quand il saura que sa nièce est sur le point de rouler dans l'abîme de la banqueroute, pour l'amour de son père il nous soutiendra. Ce serait pourtant une honte et un crime qu'il nous abandonnât de la sorte. Retourner, retourner ! c'est une question de vie ou de mort, voyez-vous...

— Je vais risquer ma place, répondit le valet.

Il pénétra dans le salon où les invités de Valgras dégustaient le café, et choisissaient des cigares.

— Eh bien ! demanda Valgras, cette femme est-elle partie ?

— Non, monsieur.

— Jetez-la à la porte, alors.

— J'en demande pardon à monsieur, mais elle ne se laissera pas faire... Elle se révoltera, elle criera, elle dira...

— Assez ! fit Valgras en se levant rapidement.

Il se leva et dit à ses amis :

— Une sottise à régler, et je suis à vous.

Valgras traversa le salon, et vit dans un coin tombée à demi morte de fatigue sur un fauteuil, Marianou qui s'efforçait d'étouffer ses sanglots.

— Qu'est-ce que cela signifie, lui demanda Valgras. Vous prenez ma maison de force, maintenant ! Si je refuse de vous recevoir, vous me menacez d'un scandale !... Je suis sûr que vous avez dit à ce valet...

— La vérité, oui, fit Marianou. Mais qu'importe ! un ami du peuple ne doit pas rougir d'être sorti du peuple ! Ma mère était sœur de votre père, Valgras, et nous avons joué ensemble tout enfants. Je me suis mariée à un brave homme qui n'a pas été heureux... Les affaires vont mal... Nous allons être mis en faillite, vous ne le voudriez pas. Jamais vous ne le laisserez faire ! pour l'honneur de la famille...

— La famille ! Mon père est mort, ma mère est morte, je n'ai ni frères, ni sœurs. Vous ne portez pas le même nom que moi ! Ce qui vous touche ne me regarde pas. Je suis le premier et le dernier de cette famille dont vous me parlez. Il fallait m'écrire, j'aurais vu ce que je devais, ce que je pouvais faire. Mais vous venez ici hardie, insolente, crier aux valets votre parenté pour forcer les portes de ma maison, et je ne vous pardonnerai point, Marianou, je ne vous pardonnerai jamais !

— Ah ! vous n'aurez pas le cœur si dur, vous aurez pitié, Valgras... J'aime mon mari de toute mon âme, mon mari, le compagnon de toute ma vie, un être bon, loyal, qui jamais n'eut rien à se reprocher. Mille écus, il nous faut mille écus seulement... Qu'est pour vous une somme pareille, pour vous qui jeter l'or à pleines mains... On dit que vous donnez treute mille francs de gages à votre cuisinier... Oh ! Valgras ! ces trois mille francs ! donnez-les moi, et je vous bénirai à genoux, comme on bénit Dieu.

Marianou était tombée sur le sol, et tendait vers lui ses mains jointes.

Des larmes brûlaient ses yeux, ses lèvres tremblaient, un grand sanglot agitait tout son corps. Elle vibrait des talons à la nuque, cette créature humiliée, prosternée, et Valgras la regardait de son œil bleu froid et dur comme le reflet d'une lance.

— Rien ! fit-il, rien, vous n'aurez rien. Pour avoir révélé votre nom à la valetaille, et crié que vous teniez à moi par les liens du sang !

— Ah ! fit Marianou en se relevant, j'ai eu tort en effet ! Je ne suis pas de la famille, ou plutôt, c'est toi, toi qui la renie qui ne mérites pas d'en être. Nous sommes restés loyaux et confiants, nous soutenant, nous aimant les uns les autres ; tu n'es qu'un égoïste et un fourbe !

Va donc parler maintenant de la fraternité, vante les liens du sang, les droits de la parenté ! Crie bien haut ces mensonges à la face d'un peuple imbécile, il viendra une heure où un main brutale arrachera ton masque, on te verra comme tu es, un ambitieux vulgaire, un repu, se souciant peu que les autres aient faim ! Mais dieu nous vengera tous, Valgras ! ce Dieu auquel tu ne veux plus croire, et devant qui ta mère te fit agenouiller.

Tu as abusé de trop de choses, prends garde ! Qui sait si l'aumône que je te demande n'aurait pas suffi pour apaiser la colère divine ! Je m'en vais, mais en partant je te maudis, toi et ta maison ! Et Dieu m'entend ! le châtement est prêt, il va tomber sur toi comme la foudre... Rappelle-toi la prédiction de Marianou, quand il fondra sur ta tête.

Valgras éclata d'un rire strident, tourna sur les talons, tra versa le salon, et rejoignit ses amis.

Marianou, quand elle fut seule, s'appuya d'une main sur un fauteuil, elle défaillit sur ces genoux meurtris, puis elle se leva lentement.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 per cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986. B. de P.

17 rue Ste-Thérèse, Montréal.